

Laissez passer les clowns

Le Devoir, les samedi 22 et dimanche 23 novembre 2003

Par Isabelle Paré

Des artistes thérapeutiques brandissent l'humour et la dérision comme thérapie pour les enfants et les personnes âgées

« Un clown est comme une aspirine, sauf qu'il agit deux fois plus vite. »

(Groucho Marx)

Mi-bouffons, mi-thérapeutes, des clowns en sarrau ont récemment franchi les portes des hôpitaux québécois pour enfants. Nez rouge bien en vue et ironie en bandoulière, ils transforment les seringues en pistolets à eau et les vessies en lanternes. Avec la dérision pour mode d'emploi, ces iconoclastes provoquent plus que des rictus. Ils se jouent des tabous, désamorcent la peur, réconcilient les malades avec la vie.

Émules du Dr Patch Adams, ce médecin humaniste américain qui a fait de l'humour son stéthoscope pour sonder le cœur des enfants, une dizaine d'artistes thérapeutiques de l'organisme québécois Dr Clown ont fait leur apparition au chevet des enfants. Ils emboîtent le pas à un mouvement qui n'a pas cessé de croître depuis ses tout premiers balbutiements, survenus simultanément à New York et à Winnipeg au milieu des années 80.

« Depuis le début du siècle, des clowns de cirque ont visité les hôpitaux à l'occasion. Mais aujourd'hui, il s'agit d'artistes qui manient l'art clownesque et qui ont été formés à faire des interventions thérapeutiques », explique Olivier-Hugues Terreault, clown à ses heures et autrement directeur général à temps plein de Dr Clown.

Officiellement né il y a 18 mois, Dr Clown propage maintenant l'hilarité à l'Hôpital de Montréal pour enfants, à l'hôpital Sainte-Justine, et au Centre de réadaptation Marie-Enfant mais aussi au Centre de réadaptation Villa Médica, à l'Hôpital général juif et au Centre d'hébergement pour personnes âgées Paul-Lizotte.

Mais ces humoristes en sarrau rejettent le statut d'amuseurs cliniques. Ils ne se considèrent pas comme de simples machines à dilater la rate mais plutôt comme des iconoclastes holistiques. Adieu, perruques arc-en-ciel, maquillage épais et bottines démesurées. Ces clowns, qui travaillent toujours en tandem, arborent tous la chemise blanche et le nez rouge pour camper le rôle de médecins nouveau genre.

Leur but: redonner le contrôle au patient, aider le personnel et tourner en dérision la rigidité et le sérieux du milieu hospitalier. « Notre approche est de voir le patient comme une personne pleine de potentiel, pas comme un malade. Nous jouons les incapables qui ont besoin de l'aide des enfants. Ça leur redonne le pouvoir que la maladie leur



enlève. Notre but, c'est aussi de désamorcer la figure d'autorité du médecin et de leur montrer que nous sommes encore plus mal pris qu'eux », explique Olivier.

Devant eux, les enfants ne sont plus des spectateurs mais des metteurs en scène. Ainsi, une baguette magique confiée à un enfant confiné à son lit devient celle d'un chef d'orchestre capable d'intimer les pires bouffonneries aux clowns de service. Selon Olivier-Hugues Terreault, même des enfants lourdement handicapés, qui ne bougent que les paupières, sont conviés à ce jeu de reprise de contrôle sur leur corps, où de simples clignements d'yeux permettent de dicter aux clowns le moindre mouvement. Mais ces artistes thérapeutiques n'errent pas au hasard des corridors. Ils sont souvent appelés en renfort auprès d'enfants auxquels on s'apprête à faire des injections, des manipulations complexes, voire auprès de ceux qui se refusent à tout traitement.

Olivier se souvient d'un garçonnet de cinq ans, retiré dans sa bulle, qui refusait d'ingurgiter quoi que ce soit et même de parler, traumatisé par des hospitalisations antérieures. Les médecins se montraient impuissants. « Il nous ignorait. Tout à coup, sans parler, nous avons commencé à nous lancer de petites boulettes de papier: il a emboîté le pas, et le tout s'est terminé par une terrible bataille de boulettes dans la chambre. Il a recommencé à manger et, 48 heures après, il avait son congé de l'hôpital », raconte ce Dr Clown.

Il se rappelle avoir fait avaler sa ration de pilules à un bambin en lui permettant d'arroser au pistolet son collègue clown après chaque comprimé avalé. A grand renfort de gazous et de clochettes distribués aux infirmières, on peut aussi simuler une parade pour accompagner un enfant anxieux à la salle d'opération. « On est là aussi pour aider le personnel soignant », ajoute Olivier.

On ne se gêne d'ailleurs pas pour tourner en dérision le matériel médical en transformant une seringue en fusil à eau ou les porte-perfusion en arrêts d'autobus.

L'intervention de ces drôles de zigues à stéthoscope se poursuit même jusque dans les unités à circulation restreinte, où des enfants aux systèmes immunitaires à plat sont isolés à l'abri des contaminants extérieurs. Les clowns portent alors combinaisons et masques avec, pour seul signe distinctif, un gros nez rouge protubérant.

« On peut alors intervenir par téléphone et faire une petite improvisation depuis la fenêtre de la porte de chambre », explique Florence Vinit, coordonnatrice psychosociale et responsable de la formation chez Dr Clown. Les craintes de contamination ont d'ailleurs longtemps été une raison invoquée par les hôpitaux pour bloquer la porte à ces fous furieux. C'est pourquoi l'organisme québécois a fait de l'hygiène une de ses priorités, et aucun accessoire de clown ne fait l'économie d'un stérilisateur en bonne et due forme.

Mme Vinit, qui s'assure chaque mois d'approfondir la formation de cette équipe de clowns, estime que ces artistes sont de moins en moins perçus comme des bouffons par les hôpitaux. « Ils sont de plus en plus considérés comme un complément au travail du personnel hospitalier. On les réclame très souvent lors de procédures difficiles ou souffrantes pour les enfants », dit-elle.

À Sainte-Justine, même si ces thérapeutes du rire ne sont présents que depuis deux mois, on confirme qu'ils ont un sixième sens pour détecter l'humeur des enfants. « Ce ne sont vraiment pas que des clowns. Ils ajustent chaque intervention en fonction de ce

qu'ils décodent chez l'enfant. Un jour; j'ai été estomaquée en voyant qu'ils avaient deviné le décès récent d'un enfant simplement par l'humeur des autres enfants et des infirmières. Pour moi, ce projet est très prometteur », affirme Martine Legault, infirmière-chef à Sainte-Justine et responsable de l'évaluation de ce projet.

Sainte-Justine jaugera d'ailleurs l'impact de ce programme dans quatre mois, tant auprès des enfants et du personnel que des parents.

À l'Hôpital de Montréal pour enfants, 88% des infirmières interrogées lors d'un récent sondage estiment que les clowns ont un effet bénéfique sur les enfants et 80% jugent désormais leur présence prioritaire.

« Nous avons vite réalisé l'effet positif que cela avait dans tout l'hôpital. Aujourd'hui, on ne pourrait plus s'en passer ! », affirme Ann Hébert, psycho-éducatrice à l'Hôpital de Montréal pour enfants, où Dr Clown intervient depuis le printemps 2002.

Une soupape nécessaire

Même si le rire ne réussit pas toujours à diminuer la souffrance de l'enfant, la présence clownesque a parfois un effet de soupape sur le personnel, voire sur les parents, qui ont du mal à composer avec la douleur infligée à leur enfant. « Un jour, un père qui venait d'apprendre que son enfant avait le cancer m'a volé mon pistolet pour m'arroser, puis m'a serré dans ses bras. Ça lui a fait du bien », se rappelle Olivier-Hugues.

Certains enfants, accablés par la tristesse que leur renvoient les yeux des adultes, remercient parfois les clowns d'avoir fait rire... leurs parents, insiste Florence Vinit.

Peu importe leurs simagrées, les émissaires de Dr Clown se gardent bien de nuire aux interventions des médecins ou des infirmières, voire de leur faire camper le mauvais rôle. « Sauf exception, il faut aussi faire attention de ne pas trop exciter certains enfants dont la condition est précaire », explique Florence Vinit.

Mais des exceptions, il y en a. Ainsi, dans les salles de télémétrie où on surveille l'activité cérébrale, on a déjà fait appel aux clowns pour exciter les enfants et provoquer des crises d'épilepsie dont les médecins ne comprenaient pas l'origine!

Avec les personnes âgées, l'approche est radicalement différente. De bouffon maladroit, le clown se métamorphose en confident. Acculées à la solitude et à l'angoisse de la mort, les personnes âgées qui vivent en hébergement ont besoin de parler de leurs douleurs, de leurs inquiétudes. « Il nous arrive d'appivoiser ces angoisses en en riant. Avec eux, nous avons déjà fait une impro où on simulait l'arrivée chez saint Pierre et l'entrée au paradis. Ils étaient tordus de rire », affirme Olivier-Hugues.

La folie des clowns sert aussi de pont d'or pour rejoindre les personnes atteintes d'Alzheimer ou d'autres formes de démence. « On se rejoint dans un univers irréel où nos discours n'ont souvent ni queue ni tête », rigole l'âme dirigeante de Dr Clown, qui a frayé avec la danse contemporaine et le théâtre avant de jeter son dévolu sur l'art clownesque.

Des chiens, pas des thérapeutes

Malgré leur effet placebo, ces dingues sans prétention se défendent d'être des thérapeutes. "Nous ne sommes pas des thérapeutes. On est à la thérapie ce que le chien est à la zoothérapie ", ironise Olivier-Hugues Terreault.

D'ailleurs, pour Florence Vinit, il faut se garder de voir les clowns comme de simples outils thérapeutiques ou comme des machines à faire rire à tout prix. « Le clown ne doit pas avoir pour seul objet de faire rire. Il doit aussi échapper à la logique des résultats qui est propre au milieu hospitalier », plaide-t-elle.

Pour garder un regard neutre sur l'enfant, différent de celui du médecin qui y voit d'abord un malade, le clown doit rester libre, critique et absurde, croit-elle. Les clowns doivent rester anarchistes pour jouer les complices des enfants face au monde hospitalier. « Ils doivent continuer à tutoyer le médecin, à embrasser les infirmiers sur le front et à pester contre les listes d'attente. Ils sont les seuls à pouvoir parler tout haut des tabous dans l'hôpital », pense-t-elle.

D'ailleurs, Dr Clown considère comme sacro-saint le droit de l'enfant de ne pas vouloir se bidonner. Le rôle du clown n'est pas simplement de provoquer l'hilarité, insiste Mme Vinit. Il peut être un puissant véhicule pour évacuer la colère et la frustration d'un enfant souffrant. « Dans l'hôpital, tout est contraignant. Un enfant n'a pas le choix de dire oui ou non aux traitements. S'il peut envoyer promener le clown, ça lui donne un pouvoir et ça l'aide à exprimer sa colère », affirme-t-elle.

Dur, dur, d'être clown thérapeutique ? Il faut être un artiste aux reins solides, affirme Olivier-Hugues Terreault, mais surtout avoir de grandes qualités de relations humaines. De très bons clowns s'y sont égratignés le coeur, incapables de garder le moral devant tant de souffrance. « Mais à la longue, on ne voit plus les plaies, les déformations, les tubes. Ce qu'on voit, c'est le sourire des autres posés sur nous », soutient Olivier-Hugues Terreault.

Pour l'instant, Dr Clown, géré par des partenaires du monde de la santé et des affaires, est financé par des entreprises et des fondations privées, dont Clarica, la Fondation pour l'enfance Starlight et de nombreuses fondations d'hôpitaux.

La philosophie semble toutefois contagieuse puisqu'on retrouve aujourd'hui de tels clowns à Toronto, Winnipeg et Vancouver, tous financés par le secteur privé.

Aux États-Unis, le Clown Care Unit réunit une centaine d'artistes, tout comme Le Rire Médecin en France. En Belgique, la formation de clown thérapeutique est même offerte aux infirmières !

Le Gesundheit! Institute, fondé par Patch Adams, qui a d'ailleurs donné son appui à Dr Clown, est sur le point de construire un hôpital complet, conçu selon cette philosophie des soins.

Tout ce beau monde entretient d'ailleurs des contacts étroits sur Internet « Nous avons un site de discussion où on fait de la formation. On se parle de tout, dit Olivier. De nos expériences, de nos meilleurs trucs. On s'échange même nos meilleures recettes de bulles de savon! »